

MES DÉBUTS COMME PRÉCEPTEUR. – LA MALADIE DU TSARÉVITCH

(Automne 1913)

Je rentrai à Saint-Pétersbourg à la fin du mois d'août. La famille impériale était en Crimée. Je passai à la chancellerie de Sa Majesté, pour me mettre au courant des derniers arrangements, et je partis pour Livadia où j'arrivai le 3 septembre. Je retrouvai Alexis Nicolaïévitch pâli et amaigri. Il était encore très souffrant. On lui faisait subir un traitement de bains de boue à haute température qui l'éprouvait beaucoup, et que les médecins avaient ordonné pour faire disparaître les derniers troubles résultant de l'accident de Spala.

Je m'attendais naturellement à être appelé auprès de l'impératrice, à recevoir de sa bouche des instructions précises et des recommandations. Mais elle demeura invisible; elle n'assistait pas aux repas. Elle me fit seulement dire par Tatiana Nicolaïévna que, pendant la durée du traitement, toute occupation régulière avec Alexis Nicolaïévitch était impossible; elle me pria pour que l'enfant pût s'habituer à moi, de l'accompagner dans ses promenades et de passer auprès de lui le plus de temps que je pourrais.

J'eus alors un long entretien avec le Dr Dérévenko : il m'apprit que le grand-duc héritier était atteint d'hémophilie, maladie héréditaire qui, dans certaines familles, se transmet de génération en génération *par les femmes* à leurs enfants mâles. Seuls les hommes en sont victimes. Il m'expliqua que la moindre blessure pouvait entraîner la mort de l'enfant, car le sang de l'hémophilique n'a pas la faculté de se coaguler comme celui d'un être normal. De plus, le tissu de ses artères et de ses veines est d'une fragilité telle que tout choc, tout heurt, tout effort violent peut amener une rupture de vaisseau et occasionner une hémorragie fatale. Voilà la terrible maladie dont souffrait Alexis Nicolaïévitch, menace perpétuelle suspendue sur sa tête : une chute, un saignement de nez, une simple coupure, tout ce qui pour un autre enfant, n'aurait été qu'une bagatelle, pouvait être pour lui mortel. Il fallait donc l'entourer de soins extrêmes, surtout pendant ses premières années,¹ et, par une vigilance constante tâcher de prévenir tout accident. C'est pourquoi, sur les instances des médecins, on lui avait donné comme gardes du corps deux anciens matelots du yacht impérial, le maître d'équipage Dérévenko et son aide Nagorny, qui devaient à tour de rôle veiller sur lui.

Mes premiers rapports avec l'enfant – dans mes nouvelles fonctions – ne furent pas aisés. Je fus obligé de parler russe avec lui, et de renoncer au français. Ma position était délicate. N'ayant aucun droit, je n'avais aucune prise.

Comme je l'ai dit, je fus d'abord étonné et déçu de me sentir si peu soutenu par l'impératrice. Un mois entier passa sans que j'eusse reçu d'elle aucune direction. J'eus l'impression qu'elle ne voulait pas intervenir entre l'enfant et moi. Cela augmentait beaucoup la difficulté de mes débuts; mais cela pouvait avoir l'avantage de me permettre, une fois la position conquise, de m'y établir d'une plus libre et personnelle autorité. J'eus à cette époque des moments de grand découragement. Il m'arriva même de désespérer, et de me sentir prêt à renoncer à la tâche entreprise.

Je trouvai, par bonheur, en la personne du Dr Dérévenko, un conseiller avisé, dont l'aide me fut précieuse. Il m'engagea à prendre patience. Il m'expliqua que, par suite de ces perpétuelles menaces de rechute chez l'enfant, et d'une sorte de fatalisme religieux qui s'était développé en elle, l'impératrice s'en remettait à la décision des circonstances, et renvoyait de jour en jour une intervention qui risquait de faire souffrir inutilement son fils, s'il ne devait pas vivre. Elle n'avait pas le courage d'entrer en lutte avec l'enfant pour m'imposer à lui.

Je comprenais du reste moi-même que les conditions étaient défavorables; mais il me restait, malgré tout, quelque espoir de voir un jour la santé de mon élève s'améliorer.

Cette grave maladie, dont il relevait à peine, avait laissé Alexis Nicolaïévitch très affaibli et nerveux.

¹ Environ 85 % des hémophiliques meurent dans leur enfance ou leur jeunesse. Les risques de mort diminuent beaucoup, s'ils atteignent l'âge d'homme. Cela s'explique aisément : un adulte sait prendre les précautions qu'exige son état et les causes de traumatisme en sont de beaucoup diminuées. Et quoique les hémophiliques soient incurables, cela n'empêche pas certains d'entre eux de parvenir à un âge avancé. Les enfants d'Alexis Nicolaïévitch auraient été exempts de cette terrible maladie puisqu'elle ne se transmet que par les femmes.

CHAPITRE 3

C'était à cette époque un enfant qui supportait malaisément toute contrainte; il n'avait jamais été astreint à une discipline régulière. J'étais à ses yeux celui qu'on chargeait de lui imposer l'ennui du travail et de l'attention, et qui avait pour tâche de plier sa volonté à l'habitude de l'obéissance. À la surveillance dont on l'entourait déjà, mais qui lui permettait de chercher un refuge dans l'inactivité, allait s'ajouter une exigence qui forcerait cette dernière retraite. Sans qu'il en eût conscience, il le sentait d'instinct. J'eus l'impression très nette d'une animosité sourde; cela alla parfois jusqu'à une opposition décidée.

Je sentais peser sur moi une effrayante responsabilité, car malgré les précautions, il était impossible de prévenir tous les accidents. Il s'en produisit trois dans le cours du premier mois.

Cependant, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, je voyais s'affermir mon autorité, je pouvais noter chez mon élève des élans de confiance toujours plus fréquents, qui étaient pour moi comme la promesse de rapports bientôt affectueux.

À mesure que l'enfant s'ouvrait à moi, je me rendais mieux compte de la richesse de sa nature, et je me persuadais de plus en plus qu'en présence de dons si heureux il serait injuste de ne pas espérer.

Alexis Nicolarévitich était alors un enfant de neuf ans et demi, assez grand pour son âge; il avait le visage allongé et fin; les traits délicats, de beaux cheveux châtain-clair, aux reflets cuivrés, de grands yeux gris-bleu, qui rappelaient ceux de sa mère. Il jouissait pleinement de la vie – quand il le pouvait – en vrai garçon turbulent et joyeux. Très simple de goûts, il ne tirait aucune fausse gloire du fait qu'il était grand-duc héritier, – c'était bien là ce à quoi il pensait le moins, – et son plus grand bonheur était de jouer avec les fils de son matelot Dérévenko, tous deux un peu plus jeunes que lui.

Il avait une grande vivacité d'esprit, du raisonnement, beaucoup de pénétration; il surprenait parfois par des questions au-dessus de son âge, qui témoignaient d'une âme délicate et intuitive. Je n'avais pas de peine à comprendre que ceux qui n'étaient pas forcés, comme moi, de lui imposer une discipline, mais pouvaient jouir sans arrière-pensée de son charme, s'y abandonnassent facilement. Sous le petit être capricieux du début, je découvris un enfant au cœur naturellement aimant, et sensible à la souffrance pour avoir déjà beaucoup souffert lui-même. Dès que cette conviction fut bien établie en moi, je pris courage en l'avenir. Ma tâche eût été aisée s'il n'y avait pas eu l'entourage, les conditions du milieu.

J'entretenais, comme je l'ai dit plus haut, d'excellents rapports avec le Dr Dérévenko. Il était cependant un point sur lequel nous n'étions pas d'accord. J'estimais que la présence perpétuelle du maître d'équipage Dérévenko et de son adjoint Nagorny était nuisible à l'enfant. Cette force extérieure qui intervenait à chaque instant pour écarter tout danger empêchait, me semblait-il, les progrès de l'attention, le développement normal de la volonté. Ce que l'on gagnait – peut-être en sécurité, l'enfant le perdait en réelle discipline. Il aurait mieux valu, à mon avis, lui laisser plus d'indépendance et l'habituer à trouver en lui-même l'énergie de réagir, de son propre chef, contre ses impulsions.

D'ailleurs, les accidents continuaient à se produire. Il était impossible de tout prévoir; et plus la surveillance se resserrait, plus elle paraissait gênante et humiliante à l'enfant, plus elle risquait de développer son habileté à l'esquiver, et de le rendre sournois et dissimulé. C'était le meilleur moyen de faire, d'un enfant physiquement déjà si délicat, un être sans caractère, sans empire sur soi, et, même moralement, un infirme.

Je parlai donc dans ce sens au Dr Dérévenko. Mais il était à tel point obsédé par la crainte d'une crise fatale, et écrasé par la lourde responsabilité qu'il sentait, comme médecin, peser sur lui, que je ne pus l'amener à partager ma conviction.

C'était aux parents, et à eux seuls, de prendre en dernier ressort une décision qui pouvait avoir des conséquences aussi graves pour leur enfant. À mon grand étonnement ils abondèrent dans mon sens, et se déclarèrent prêts à accepter tous les dangers d'une expérience que je ne tentais pas moi-même sans m'engager dans de terribles inquiétudes. Ils avaient sans doute conscience du tort que le système actuel causait à ce qu'il y avait de plus précieux dans leur enfant; et s'ils l'aimaient d'un amour sans bornes, cet amour même leur donnait la force de le laisser courir les risques d'un accident dont les suites pouvaient être mortelles, plutôt que de le voir devenir un homme sans virilité et sans indépendance morale.

Alexis Nicolaiévitch fut enchanté de cette décision. Il souffrait, vis-à-vis de ses compagnons de jeux, de la contrainte incessante à laquelle on le soumettait. Il me promit de répondre à la confiance qu'on lui témoignait.

Cependant, si convaincu que je fusse, une fois le consentement obtenu mon appréhension n'en fut que plus vive. J'avais comme le pressentiment de ce qui allait arriver...

CHAPITRE 3

Au début, tout se passa bien, et je commençais à me tranquilliser quand, brusquement, l'accident redouté se produisit. Dans la salle d'étude l'enfant, qui était monté sur un banc, glissa et, en tombant, vint frapper du genou droit l'angle d'un meuble. Le lendemain, il ne pouvait déjà plus marcher. Le surlendemain, l'hémorragie sous-cutanée avait encore augmenté, et l'enflure qui s'était formée au-dessous du genou gagnait rapidement le bas de la jambe. La peau distendue à l'extrême s'était durcie sous la pression du sang extravasé qui comprimait les nerfs de la jambe et occasionnait ainsi une douleur lancinante qui augmentait d'heure en heure.

J'étais atterré. Cependant ni l'empereur ni l'impératrice ne me firent l'ombre d'un reproche. Tout au contraire, ils semblaient avoir à cœur de ne pas me laisser désespérer d'une tâche que la maladie rendait si périlleuse. Comme s'ils voulaient, par leur exemple, m'engager moi-même à accepter l'inévitable épreuve, et à me joindre à eux dans la lutte qu'ils menaient depuis si longtemps. Ils m'associèrent à leur souci avec une touchante bienveillance.

L'impératrice se tenait auprès de son fils depuis le début de la crise, se penchant sur lui, le caressant, l'enveloppant de son amour, essayant par mille soins d'alléger ses souffrances. L'empereur venait aussi dès qu'il avait un moment de liberté. Il tâchait de reconforter l'enfant et de le distraire, mais la douleur était plus forte que les caresses de la mère ou les récits du père, et la plainte interrompue reprenait à nouveau. De temps en temps la porte s'ouvrait et l'une des grandes-duchesses, s'approchant sur la pointe des pieds, venait embrasser son petit frère, lui apportant comme une bouffée de fraîcheur et de santé. L'enfant ouvrait un instant ses grands yeux déjà profondément cernés par la maladie et les refermait presque aussitôt.

Un matin, je trouvai la mère au chevet filial. La nuit avait été très mauvaise; le docteur Dérévenko était inquiet, car l'hémorragie n'avait pas encore pu être arrêtée et la température montait. L'enflure avait fait de nouveaux progrès et les douleurs étaient encore plus intolérables que la veille. Le tsarévitch, étendu dans son lit, gémissait douloureusement; sa tête était appuyée contre le bras de sa mère et sa mince figure exsangue était devenue méconnaissable. De temps en temps, il arrêtait son gémissement et murmurait ce seul mot : «Maman !» dans lequel il exprimait toute sa souffrance et sa détresse. Et la mère baisait ses cheveux, son front, ses yeux, comme si cette caresse de ses lèvres eût pu soulager ses douleurs et lui rendre un peu de la vie qui l'abandonnait. Oh ! la torture de cette mère assistant impuissante au martyre de son enfant pendant ces longues heures de mortelle angoisse, de cette mère qui savait que c'était à cause d'elle qu'il souffrait, que c'était elle qui lui avait transmis la terrible maladie à laquelle la science humaine ne pouvait rien ! Comme je le comprenais maintenant le drame secret de cette vie, et combien il m'était facile de reconstituer les étapes de ce long calvaire !

